

Luck's Cities.

Quatrième Partie : Attaque de la Défense par l'Intérieur

2 Janvier 2004, 12 heures, 01 minute et 16 secondes :

« Hey les anglishes ! Vous n'auriez pas un sac des fois ? Parce que le mioche a très envie de gerber ! »

— What ?

« Et merde », rétorqua Damien.

— Et si on leur demandait de nous dire qui ils sont ? Ca détendrait l'atmosphère ! suggéra Herbe-à-Chat, en réprimant un haut-le-cœur.

— Bey vas-y toi ! Demande-leur !

— Euh, je voudrais bien mais je ne connais pas un seul mot d'anglais, alors que vous, si mon calcul est correct, vous devriez être en seconde ou en première. Donc...

— Donc c'est encore moi le larbin. Je me trompe ?

— Euh... non.

Damien se pencha vers le conducteur aux cheveux blonds vénitiens et aux taches de rousseur et demanda : « Good night sir ! How old are your name in the years today ? »

— What ?

La femme plissa les yeux et dit :

— Darling, I think he tries contact us. What should we have to do ?

— Don't move baby ! And let me speak.

— OK darling.

Toujours à sa conduite, l'homme se présenta :

« I'm the Professor Mitto Fergusson. I teach at the Brighton University, at the south of London. My wife, Ursula, and me decided to go to Limoges. Actually, we want to visit the porcelain museum and the cathedral, you see ? It's a chance for you to tell me all you know about this city, isn't it ? »

Damien, faisant mine de s'intéresser un tant soit peu aux paroles du conducteur, demanda : « Do you repeat please ? I've not compris the phrase. »

« Freyze ? What is a freyze ? » demanda l'homme à sa femme.

— One minute darling.

Elle ouvrit la boîte à gants et en sortit un dictionnaire assez volumineux (800 grammes). A la vue de l'imposant ouvrage, Damien se mit à gesticuler nerveusement.

« Oh yes ! A Pictionary ! Give you the pictionary for nous ! »

— What ?

— Nothing darling, they are stupid bad boys. I prefer going on looking up the word "freyze".

— You're wright.

La femme feuilleta le dictionnaire à la lettre F.

« I've found it ! » s'écria-t-elle.

« [frez] » reprit-elle en soulignant de son doigt fin le mot français écrit en phonétique, « It means "strawberry". They want only one strawberry for three guys ? They seems really very strange boys ! »

La femme reposa l'ouvrage sur ses genoux.

Son mari jeta un coup d'œil au rétroviseur intérieur pour s'assurer, d'une part, de l'aspect pittoresque et pitoyable de ses invités clandestins et d'autre part pour se donner une idée de la distance qui les séparait de la patrouille de police qui les avait pris en chasse depuis bientôt une dizaine de kilomètres. Il l'estima à une cinquantaine de mètres.

Ils n'avaient pas encore quitté la départementale D901, cahoteuse mais rectiligne, ce qui favorisait la visibilité et permettait ainsi une maniabilité accrue — lors de vitesses élevées — d'une automobile essoufflée.

Pour l'instant, seuls les scintillements des flashes du gyrophare semblaient s'accrocher à la Fiat Panda des fugitifs, désormais au nombre de cinq. Damien, en même temps que Mister Fergusson, constata une agglutination progressive de voitures sur la file en sens inverse, signe évident de l'établissement de barrages filtrants. Par la suite, ils ratrapèrent très rapidement les véhicules qui les précédaient, eux aussi soumis à un contrôle minutieux. Car ce qu'ignoraient les occupants de la petite Fiat c'était que la gendarmerie, autant que la police, désirait être la première à leur mettre la main au collet. Et pour ce faire, elle avait disposé des hommes en uniforme et en civil quasiment à chaque kilomètre. Ce n'était pas tous les jours qu'on assistait en direct à l'enlèvement du fils de la baronne de Bussy. Les médias ne s'y étaient pas trompés non plus : ils avaient enfin trouvé le filon de sensationnel qui manquait tant à la région. Ainsi il devenait périlleux pour les fuyards de continuer à prendre des risques sans tomber sur un flic, sur un gendarme ou sur une caméra.

Mrs. Fergusson tourna brusquement la tête vers son mari, concentré à doubler le plus vite possible les autos stoppées par les hommes en bleu sur le bas-côté, puis vers la vitre de sa portière à travers laquelle elle eut la surprise de voir une escorte de quatre motards en rangs serrés, zigzagants entre les Renault, les Peugeot et les Citroën. Deux de ces motards appartenaient à la chaîne de télévision locale. Se tournant vers la plage arrière, ignorant les mimiques du maigrichon (Tede écrasait son nez contre la vitre Securiglass), elle découvrit que le cortège ne s'arrêtait pas à ces simples motards mais s'allongeait avec les camionnettes du Populaire du Centre et de l'équipe radiophonique de France Bleu.

Soudain, voyant que la circulation était plus fluide de l'autre côté, Fergusson se risqua à reprendre ses habitudes britanniques en empruntant la voie de gauche, à contre-sens.

— Hey ! Mais vous êtes complètement fou ! s'écria le jeune Herbe-à-Chat.

— What ?

Fergusson écrasa la pédale d'accélération pour éviter le camion qui piquait droit sur eux. Ils atteignaient à présent les soixante-dix kilomètres par heure.

Dans une brusque embardée, il se retrouvèrent à rouler sur le terre-plein aménagé entre les deux voies de la départementale.

Les quatre autres allaient lâcher un énorme soupir de soulagement lorsqu'ils entendirent vrombir derrière eux le rotor d'un hélicoptère.

— What fucking holidays ! s'exclama la femme.

— Shut up, please, répliqua tranquillement le professeur.

Entre deux nausées, Herbe-à-Chat fit le bilan de la situation : son périple allait s'achever ici, précisément sur cette petite bande de verdure, et son arrestation serait couverte par une presse affamée qui se délecterait à loisir de l'exploitation de son précieux gibier. Rien qu'à cette terrifiante pensée, Herbe-à-Chat se replongea illico et avec dépit dans le sac en osier des vacanciers anglais où il cracha encore quelques miettes de Miel Pops.

De son côté, Tede restait attentif au défilé du paysage. A un moment, Damien crut même l'entendre marmonner : « six cent soixante-sept, six cent soixante-huit, six cent soixante-neuf... » Pour Herbe-à-Chat, ces nombres n'avaient aucun mystère si on suivait le regard hypnotisé de Tede : il comptait les lignes blanches de la chaussée.

« Evidement », pensa de la Faustine Saint-Emilien, « sans ses lunettes c'est la seule chose qu'il peut distinguer. »

— Shit !

— What's happen darling ? s'enquit la pauvre femme, agrippant de toutes ses forces le dictionnaire franco-anglais sous les coups de volants de son conjoint, lui aussi au bord de la crise de nerfs.

— Look ! beugla-t-il à son épouse, qui remarqua que, en effet, la bande de verdure sur laquelle ils roulaient depuis le début de la poursuite rétrécissait au bout d'une centaine de mètres. A cet endroit, les deux routes se rejoignaient et les rails de sécurité, naissants, grandissaient. Si la Fiat ne changeait pas immédiatement de trajectoire, elle s'y encastrerait inexorablement. Un rétrécissement qui s'expliquait par la présence d'une intersection, un peu plus loin.

Malheureusement, la Fiat était coincée entre les deux files ininterrompues. Par manque d'espace, elle ne pourrait dégager du terre-plein qu'au dernier moment. Fergusson tenta de braquer à gauche mais il lui manqua une petite seconde pour éviter le rail, serpent métallique sortant des entrailles de la terre. Les roues avant-droites et arrières-droites passèrent dessus, agissant comme un tremplin et provoquant le déséquilibre du véhicule.

Mitto Fergusson paniqua et ne sut que faire du volant. Il essayait vainement de rétablir sa Fiat Panda mais, désormais piégée entre l'embouteillage et le rempart de métal, la petite italienne poursuivait son chemin sur deux roues, se frayant timidement dans l'étroit passage qu'offrait la voie de gauche.

« Sept cent vingt-sept, sept cent vingt-huit, sept cent vingt-neuf...»

— Arrête de compter Tede !

— Tede ! Pourquoi les longs trucs blancs se sont rapprochés de ma portière ? demanda Tede.

— Damien te répondra quand il aura cessé d'écraser sa tête contre mes côtes, aboya Herbe-à-Chat.

— Darling ! You want to kill us ! s'affola Mrs. Fergusson, prête à ronger le dictionnaire à la place de ses ongles.

— Of course stupid wife ! I love causing accidents of cars, it's well known ! hurla le professeur, sarcastique.

Damien tenta de se remettre à sa place initiale, derrière la femme de celui qu'il considérait désormais comme « le plus fun des conducteurs de Fiat Panda ». Pour ce faire, il prit fortement appui sur le ventre du jeune Herbert-Charles-Henri-Auguste-Thibalt qui, sembla-t-il, ne le supporta pas très bien puisque cette fois il régurgita des aliments qu'il pensait avoir digérés depuis plusieurs heures, notamment quelques feuilles d'arbres et des glands, avalés la veille, lors du bivouac.

La manœuvre réussit du premier coup et Damien se remit d'aplomb sur son siège, ce qui rééquilibrta le poids de la voiture, qui se stabilisa enfin sur la terre ferme.

Fergusson klaxonnait comme ce genre de tarés qui conduisent des mariés à leur dîner de noces, lequel sera inévitablement mais formidablement spolié par une bonne demi-douzaine de soûlards.

Bref, les fuyards avançaient bruyamment au rythme des toussotements du moteur, poussaient tout le monde, écrasaient herbes, escargots et hérissons bronzant sur l'accotement, sifflaient, injuriaient les empêcheurs de tourner en rond... quoi qu'il en fût, l'heure était à la débâcle.

Et puis, lorsqu'ils eurent dépassé la file de véhicules embouteillés et repris le sens normal de circulation, le calme revint. Et Fergusson pila. Sans prévenir. Brutalement. Damien et Tede furent projetés dans les sièges du co-pilote et du pilote tandis que Herbe-à-Chat fut

littéralement incrusté entre les deux fauteuils. Damien fut le premier à réagir, changeant totalement d'optique vis-à-vis du conducteur :

— P..... de B..... de M.... ! Vous êtes complètement C.. ! Espèce d'abrutis va ! Retourne dans ton pays de bouseux avec tes vaches à l'ESB, tes Elton et tes Dow Jones !

Au nom d'Elton John, l'homme d'autre-manche fit volte-face et planta des yeux belliqueux dans ceux de Damien. Ce dernier avait manifestement pété un plomb pendant le choc.

« Quoi ? Qu'est ce que t'as à me regarder avec ta tête de quiche écrasée ? Ah je rigole ! T'es bien emmerdé qu'il n'y ait pas une seule caméra de surveillance pour te refiler mon portrait ! C'est comme ça que ça marche dans vot' pays de tocards, non ? Parce qu'un morveux va faire sauter un feu d'artifice, on va l'encercler d'une vingtaine de flics ? Moi je te dis que t'es comme tes congénères mon vieux : gavé de sécurité ! De quoi t'as peur ? D'une explosion dans une rame de métro ? Dans une gare ? Dans un bus ? Et après ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous allez faire l'inverse de ce la logique aurait voulu ! Vous allez restreindre la liberté d'expression là où elle avait pu poser problème ! Je dis chapeau ! Sachant que c'est exactement ce que cherchent à faire les terroristes ! Liberté minimum et paranoïa maximum ! D'ailleurs, soit dit en passant, c'est le capitalisme qui a engendré le terrorisme ! Mais là, là... t'es tout seul mon pote. En comparaison avec ton chez toi, ici c'est la jungle ! Matte autour de toi : il n'y a que des arbres. Rien d'autre ! Je suis sûr que tu sais qu'il n'y a plus grand chose à espérer ici ! Et pourquoi ? Parce que tu t'es arrêté Dugenou ! On est cuit et toi tu freines comme un gros crétin ! Tiens regarde, même ta blondasse s'est arrosé l'artichaut à cause de tes conneries ! T'as pas encore compris qu'ici c'est le trou du cul du monde ? Qu'on est foutu ? Mûrs pour la taule ? Personne peut nous aider ! Non, non, n'essaye pas de te servir de ton portable, je suis persuadé que t'auras pas de réseau... Ca sert à rien je te dis ! Lâche ce port... »

Il s'interrompit. Dans la petite Fiat, on pouvait presque entendre le bruit des fusibles qui sautaient dans le cerveau de Damien. S'il y avait eu des crépitements, on aurait pu facilement estimer la vitesse de délabrement de son état mental. A ce rythme, dans cinq minutes son cortex aurait la même activité électrique qu'un morceau de gélatine.

En s'entendant parler de portable, Damien prit une teinte étrange — dans les tons pastel — grimaça, et le très faible crépitement de folie sembla reprendre :

« Quoi ? Un portable ? T'as un portable et tu ne l'as pas dit ? Tu ne sais donc pas que c'est à cause des portables que les Aliens sont arrivés sur Terre ? Et plus les portables sont puissants, plus les Aliens peuvent nous localiser de manière précise ! Le seul moyen d'échapper à leurs radars est de faire comme moi, d'acheter un téléphone très bas de gamme avec une très faible émission et une très mauvaise réception. Ouais, tu t'en moques peut-être mais si je te raconte ce qui s'est passé en 1976 dans une ferme du Texas, je pense que tu rigoleras beaucoup moins. »

Le regard de Fergusson, au départ hargneusement fixé sur le garçon, vira à l'incrédulité puis à l'incompréhension la plus totale. Herbe-à-Chat se figurait l'adolescent avec une énorme machine à Pop-Corn à la place de la tête. Damien continua :

« Jim Starck, brave petit exploitant, Terrien de naissance, eut un jour l'idée de modifier son téléphone afin de le rendre plus puissant. Il commença par l'émetteur. Le but de la manœuvre était de trouver une source d'énergie suffisamment importante pour le rendre assez autonome en vue de l'avoir constamment à portée de la main lorsqu'il s'occupera de ses six cents hectares de terres agraires. Il dénicha cette source d'énergie par hasard, en labourant l'un de ses champs. C'était dur, c'était vert, ça brillait tout seul, même dans le noir. A première vue, il n'avait pas la moindre idée de comment il pourrait l'utiliser. Alors vous voulez savoir ce qu'il a fait ? Eh bien, dans un accès de colère, Starck a envoyé valser le caillou contre le téléphone. L'appareil a explosé sous le choc et la déflagration a séparé le

combiné de son socle. Il ne restait que des miettes de la pierre et le pauvre Jim était désemparé. Quand il a ramassé le combiné à moitié démolî, il se rendit compte qu'il y avait encore une tonalité. Tu parles d'une surprise ! Le petit fermier analysa les circuits électroniques du combiné et eut l'impression qu'il y avait un truc de bizarre : une fois la lumière éteinte, les composants devenaient fluorescents ! Eh ouais, ça t'en bouche un coin papy ! »

Mais l'Anglais, déjà soumis au pouvoir soporifique du monologue de Damien, n'écoutait plus : il faisait juste semblant.

« Je vous assure, Madame, que tout est mis en œuvre pour récupérer votre fils ».

Le gigantesque manteau de fourrure en hermine qui faisait face au brigadier se trémoussa en sanglotant. L'homme chercha discrètement un nouveau paquet de mouchoirs dans le tiroir de son bureau. Il voyait fondre son stock à une allure ahurissante.

« Tenez Madame, ne pleurez plus, je vous en prie ».

Il faillit ajouter « parce que je n'ai plus assez de kleenex pour épouser votre fond de teint. »

Le brigadier n'en pouvait plus. Cinq heures qu'il bichonnait cette autruche tandis que ses copains se fendaient la poire sur le terrain. Il avait sa dose.

« Et puis merde » se dit-il. Il se leva de sa chaise et de sa voix la plus douce, rassura la monstruosité :

— Ne vous inquiétez pas Madame, je vais aux toilettes. Je reviens.

— Faites vite monsieur le gendarme. Toute seule, je serais tentée de m'ouvrir les veines.

« Bonne idée ! » s'esclaffa intérieurement le brigadier puis il se ravisa : « Ah non... c'est vrai qu'il n'y a plus aucun linge pour nettoyer... Je pourrais peut-être laisser traîner mon arme sur le bureau, au cas où elle préférerait une autre méthode... »

Il sortit du box qui faisait office de cellule psychologique. Il fit signe à l'un de ses hommes.

— Prenez ma place Marcillac, moi je vais prendre un peu l'air.

Il ajouta avec la mine de quelqu'un qui se souvient brutalement :

« Ah, et si vous pouviez la convaincre de poser sa moumoute, ça me soulagerait énormément ; le parfum arrive à peine à camoufler l'odeur de transpiration et, personnellement, je vous déconseille de découvrir la senteur vanille-sueur. Enfin, évidemment, si vous aimez l'aventure, c'est vous qui voyez... »

Sur ces précieuses recommandations, le brigadier claqua la porte de la gendarmerie de Saint-Germain les Belles en agitant frénétiquement la main près de son visage pour chasser les relents de vanille qui l'envahissaient.

Aussitôt après, le major Dupain fit irruption. Tout en marchant à grands pas, il lança un trousseau de clefs au gendarme le plus proche et dit, avec une sérénité remarquable :

« Allez me garer l'hélico un peu plus loin, j'ai peur de gêner la circulation. Et pensez à faire le plein cette fois ! »

Il se dirigea ensuite vers un fauteuil moelleux, s'y lova et frémît de plaisir en sentant le cuir au contact de son corps. Il se déchaussa et étendit ses jambes sur un bout de table, pieds croisés et doigts de pieds en éventails. Notons qu'il arborait de magnifiques chaussettes bleu marine.

Il soupira longuement, fouilla dans un des tiroirs et prit la revue porno qui s'y trouvait. En couverture de celle-ci il y avait une femme au buste entièrement nu, et à sa gauche une

inscription en italique qui disait : « *Playboy ? No conozco !* ». Tout le monde l'observait mais nul ne bronchait.

Il était en pleine lecture, lorsque l'envie lui prit d'aller se chercher un café. Il se leva, arpenta quelques mètres du couloir qui aboutissait à la sacré-sainte machine à café et s'arrêta net. Il pivota pour faire face à la fameuse « cellule psychologique ». Il sourit, poursuivit son chemin et se servit copieusement du breuvage noirâtre. Il revint sur ses pas, et quand il passa de nouveau devant le box, il lança, désinvolte :

« Tiens, on expose même les prostituées en vitrine maintenant ? »

Il regagna lentement son fief de cuir tandis que le bruit strident d'une chaise que l'on racle sur un parquet se faisait entendre. Puis ce fut le claquement sec d'une paire de bottines.

La femme-fourrure se planta derrière le major, qui buvait tranquillement. Le pauvre Marcillac était visiblement désemparé.

« C'est moi que vous comparez à une prostituée monsieur ? » demanda-t-elle d'un ton sec quoique légèrement mouillé par les larmes.

Le major fit deux tours avec son fauteuil à roulettes qu'il stoppa grâce à un petit coup de talon. Pendant qu'il buvait, il la fixa malicieusement.

— Vous pourriez faire quelques pas par ici, s'il vous plaît ? ordonna-t-il poliment. La femme s'exécuta avec méfiance.

— Merveilleux... ça me rappelle ma première femme, déclara-t-il, nostalgique. Le pas était le même, très autoritaire en société... mais dès que la nuit tombait, elle se soumettait à mes moindres désirs... vous pouvez refaire un petit tour s'il vous plaît ?

La dame prit ses grands airs :

— Espèce de malotru ! Savez-vous au moins à qui vous avez affaire ?

— J'en ai bien peur, murmura Dupain.

— Je suis la Baronne de Bussy ! Et je peux vous assurer que l'outrage ne demeurera point impuni !

— Mon Dieu ! fit Dupain. La Baronne de Bussy ! Milles excuses très chère *mamie* !

La Baronne carra les épaules et défia le major du regard. C'est alors qu'elle eut l'air surprise.

— Je vous connais, balbutia-t-elle. C'est vous qui avez massacré Pilou il y a six mois !

— Pilou ? Cette chose avait un nom ?

— Je vous interdis de parler de mon Pilou de la sorte ! C'était le plus mignon caniche nain du monde et vous l'avez assassiné ! pleurnicha la Baronne.

— Chère Madame, permettez que je vous *corrigeasse* : un assassinat au sens strict du terme est un acte commis avec prémeditation. Or, oserais-je vous rappeler, chère Madame, que votre chihuahua dormait à côté de la roue de ma Peugeot. Par voie de conséquence, je n'ai pas vu votre *nano-chien* en reculant. En revanche, j'ai nettement senti ses petits os craquer sous le pneu.

Le major remua un peu plus le couteau dans la plaie :

— Oui... je me souviens qu'après, je suis allé constater le décès de la victime. J'ai pratiqué moi-même une autopsie sommaire dont je peux encore exposer quelques points : la bestiole avait les yeux expulsés, le crâne en miettes, la cage thoracique défoncée, une cuisse avait été transpercée par une côte et les organes vitaux ressortaient par le c...

— Arrêtez ! Monstre ! Vous êtes un monstre !

— Pas du tout ! Je fais juste mon métier Madame ! Tenez, pour me faire pardonner de mon insolence, je vais même vous aider à obtenir réparation auprès de votre assurance. Car je suppose que ce brave Pilou avait une excellente assurance vie, n'est-ce pas ?

La Baronne renifla.

— Bien, alors dans ce cas, il ne vous reste plus qu'à revenir à Jardiland et à leur présenter une pièce d'identité de la victime, un bon de garantie et une preuve d'achat, comme

un code-barre par exemple. Je suis sûr qu'ils vous rembourseront intégralement, à moins qu'il vous en fournisse un neuf, selon la limite des stocks disponibles, cela va de soi.

Christian Dupain sirota bruyamment son café tout en regardant la Baronne droit dans les yeux. Elle s'empourpra et devint menaçante :

— Je vous préviens major, que si mon fils ne m'est pas ramené avant demain soir, il y a de fortes chances pour que l'affaire fasse grand bruit et que votre nom soit éclaboussé magistralement. Parce que moi aussi je peux en faire des rapports, voyez-vous ! Et je n'aimerai pas être à votre place si le préfet venait à découvrir vos méthodes.

Le major serra les dents. Son seuil de tolérance ne tarderait plus à être dépassé. Il posa délicatement la tasse sur le bureau et déclara : « Vous ne le ferez pas. »

— Tiens donc ! Voudriez-vous me dire ce qui m'en empêcherait ? Vous peut-être ? Avec votre niveau d'intelligence, je doute que vous arriviez à exercer la moindre pression sur moi !

Elle allait ricaner mais elle s'interrompit quand elle entendit le major lui susurrer :

« Attention, *Madame*, je pourrais accidentellement écraser un autre membre de votre famille... A propos, quel âge a votre fils déjà ? »

— Assassin ! Monstre ! Je vous interdis de toucher à un cheveu de mon fils ! Mon pauvre petit Herbert Charles Henri Auguste Thibalt ! geignit-elle.

— C'est un nom de chien ça, fit sournoisement le major.

La femme hurla.

— Votre tête tombera major ! Je vous le promets !

« Tu me fais tomber... la tête, lala lalala lala... » chantonna Dupain sur l'air d'Edith Piaf.

Puis il se tourna vers Marcillac et l'apostropha :

— Vous me décevez Marcillac. Je vous croyais meilleur dans le gardiennage d'animaux sauvages...

Ce fut cette dernière pique qui eut raison de la Baronne de Bussy. L'angoisse, la chaleur de son épais manteau en hermine et la fureur lui firent perdre connaissance. On la retint de justesse puis on la traîna jusqu'à son box. On l'y enferma à double tour. Les gendarmes qui avaient assisté à la scène se regardèrent, regardèrent Dupain (qui avait repris sa lecture), et applaudirent frénétiquement, et avec hilarité, leur supérieur. Sous l'acclamation, Christian Dupain, posa sa revue, esquissa un sourire et fit cesser les applaudissements d'un geste de la main.

Lentement, il fit signe au gendarme qui officiait en tant que secrétaire. Un lourd silence s'installa dans la salle de travail. L'appelé retroussa sa manche gauche, laissant apparaître une montre-chronomètre. Il l'amena lentement devant ses yeux. Le suspens grandissait très vite. Le gendarme observa son poignet et annonça avec émotion :

« Trois minutes, quatre secondes et vingt-deux centièmes ! Le major vient de battre son propre record ! »

La muette admiration de tous les gendarmes se transforma en sifflets et en « hourra » qui résonnèrent dans la grande salle. Et les applaudissements reprirent de plus belle. Le major Christian Dupain se radossa à son fauteuil avec humilité, savourant une nouvelle fois son triomphe.

« Cette histoire devient vraiment grotesque. »

L'officier arriva devant l'entrée de la gendarmerie en grommelant. Un détail attira alors son attention : un de ses subalternes se dirigeait vers l'hélicoptère rouge du major Dupain, stationné au milieu d'un rond-point.

— Hey ! Vous là-bas ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? cria-t-il.

L'autre se mit au garde-à-vous.

— Le major m'a confié les clefs de son hélicoptère afin que j'aille le garer plus loin, mon Lieutenant.

« Manquait plus que ça » soupira Baigoshe.

— Le brigadier le sait ? questionna-t-il.

— Négatif mon Lieutenant. Il s'est absenté quelques instants pour prendre l'air et a confié la Baronne de Bussy à la nouvelle recrue Marcillac.

Baigoshe tendit l'oreille. N'était-ce pas des cris qu'il percevait ? Cela semblait provenir justement de la gendarmerie.

« C'est pas vrai, il recommence... » gronda-t-il.

— Passez-moi ce trousseau de clefs et suivez-moi au poste ! ordonna le Lieutenant.

L'autre s'exécuta promptement. Ils coururent jusqu'à l'entrée. La porte fut ouverte à la volée, faisant brusquement surgir l'ambiance de débauche qui régnait à l'intérieur.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » hurla Baigoshe. « Allez, tout le monde se remet au boulot ! »

Son agressivité monta d'un cran quand il vit l'incroyable calme de Dupain.

« Vous vous croyez où Dupain ? Dans un cirque ? » brailla Baigoshe.

Il attendit que le personnel se disperse un peu pour abandonner cette attitude autoritaire et même pour prendre un air amusé envers le major.

— Vous avez de la chance que vous connaissez major ! Ca aurait été un autre, on aurait immédiatement demandé votre mutation !

Le major eut un rictus.

— Laisse tomber Lieutenant, on est entre nous !

Baigoshe leva les yeux au ciel et soupira :

— Bon, très bien... c'est quoi la connerie du jour alors ?

— J'ai réussi à faire craquer la vieille en trois minutes, quatre secondes et vingt-deux centièmes, annonça fièrement le major.

— Si vous voulez l'avis d'un professionnel major, je trouve que ce n'est pas mal du tout ! approuva le Lieutenant.

— Quoi ? Ca veux dire que toi aussi t'as un record perso Lieutenant ? fit Dupain, interloqué.

— Ouaiip major ! Je suis le seul de la région à être passé sous la barre des trois minutes.

— Non ?

— Si.

La surprise remit le major à sa place ; le respect hiérarchique fit son retour.

— Je peux pas le croire !

— Pourtant...

— Mais pourquoi vous ne l'avez jamais dit ? Un challenger pareil, ça doit se faire connaître !

— Disons que ce n'est pas quelque chose dont on peut se vanter devant tout le monde...

— Je suis désolé Lieutenant, mais je trouve ça gros, surtout venant de vous.

— Je comprends... vous voulez une preuve ?

Le major rayonna.

— Et comment que je veux une preuve ! Montrez-moi ça !

— Très bien, mais à la seule condition que devrez me faire un topo détaillé sur votre investigation tout de suite après ma démonstration.

— Pas de problème, chef !

D'un mouvement de tête, Jean-Luc Baigoshe invita le major à le suivre. L'autre ne se fit pas prier. A la grande stupéfaction de Dupain, Baigoshe ignora le box psychologique où gémissait la Baronne (revenue de son évanouissement). Il passa ensuite devant la machine à café et ne s'arrêta qu'arrivé à la porte des toilettes. Il y entra et sortit immédiatement après avec un rouleau de papier WC (Dupain remarqua, en apercevant la cuvette en émail dans l'entrebattement de la porte, que des petits rigolos en avaient tapissé l'intérieur).

Le Lieutenant lui dit de se mettre à l'écart, pour ne pas que la femme fasse une rechute en le voyant. Le major se fit donc discret pendant que son supérieur, lui, frottait légèrement le papier toilettes sous ses rangers pleines de boue.

Puis Baigoshe, ouvrit la baie vitrée de la pièce contenant la mère éplorée et il lui envoya le rouleau en lui disant d'un ton sévère : « Tenez Baronne, attrapez ça. Ce n'est pas fait pour sécher vos larmes mais plutôt pour essuyer le fond de teint qui dégouline sur votre chemisier. Vous comprenez, il n'y a plus rien à faire pour récupérer votre visage alors autant que vous essayiez de sauver le vêtement ! Vous voyez, même si nous n'avons plus le courage de nous occuper de vous, nous sommes encore de bon conseil. Et changez de parfum quand vous reviendrez nous voir ! »

Il referma à clef. Une seconde plus tard, les vitres tremblaient des cris de la Baronne. Enfin, il y eut un bruit mat et l'on n'entendit plus rien.

— Voilà major Dupain. Il est vrai que vous m'avez facilité la tâche mais comptez habituellement deux ou trois répliques comme celle-ci avant que la victime n'éclate en sanglots et suffoque. Maintenant, faites-moi part de vos découvertes sur le terrain, comme convenu.

Béat d'admiration, Christian Dupain mit un moment avant de retrouver l'usage de la parole. Se ressaisissant, il fit le récit de son escapade, en n'ommettant pas les indices ramassés et encore moins les témoignages récoltés. En revanche, il passa sous silence l'abandon du caméraman de l'équipe de foot. Quand il eut terminé, ce fut au tour du Lieutenant de lui donner des nouvelles du front. Il avoua au major que la situation ne se présentait guère sous des hospices favorables. En effet, depuis que la police était intervenue dans l'affaire, il y avait conflit d'intérêt entre les hommes de l'Intérieur et ceux de la Défense. Ainsi, tout se compliquait puisqu'il fallait non seulement tenir compte des relations de la Baronne de Bussy et de son ultimatum mais il fallait aussi jouer plus vite que les policiers pour avoir une chance de les devancer. Malheureusement, les procédures administratives ralentissaient considérablement leur travail de poursuite et d'investigation, surtout en ce lendemain de réveillon. Bref, même avec peu d'hommes, la logistique n'arrivait pas à suivre, ce qui s'expliquait aussi par un souci d'ordre géographique : la gendarmerie se trouvait à Saint-Germain-les-Belles, en Haute-Vienne, alors que les fugitifs, d'après les dernières informations prélevées par le major Dupain, avaient été localisés en Corrèze. Or, là encore, il y avait litige entre la zone d'intervention dédiée au canton de Saint-Germain-les-Belles et celle appartenant au canton corrézien de Lubersac.

Soudain un appel radio mit fin à leur conciliabule. C'était Roger Malaux.

« ... alors le satellite s'écrasa sur la quatrième Lune de Jupiter —celle dont on ne parle plus— qui dévia de son orbite pour aller percuter Mars. La collision créa une gigantesque interférence magnétique qui détruisit tous les moyens de communication terrestres. Jim Stark était désormais le seul à posséder un appareil capable d'émettre et de recevoir des signaux radio. C'est à cette époque qu'un astronef en forme de coquille Saint-Jacques atterrit sur Terre et que... »

« Et blablabla et blablabla » grogna Herbe-à-Chat.

Depuis que Damien avait ouvert la bouche, on s'ennuyait à mourir dans la Fiat Panda. D'ailleurs, Mitto Fergusson s'était remis à conduire, d'une part parce qu'il avait complètement oublié ce qu'il souhaitait dire aux passagers avant de freiner, et, d'autre part, parce que l'hélicoptère les avait repéré. Maintenant, une chose lui importait : se débarrasser de ses invités. Et pour ça, il fallait les amener le plus rapidement possible là où ils désiraient aller : à Limoges.

« ... mais Jim Starck emmagasina l'énergie de la combustion protonique grâce au cellulaire, ce qui le fit imploser directement dans le vaisseau-mère des Aliens Trateusiens qui termina sa course en allant s'écraser sur... »

— Stoop ! hurla Mrs. Fergusson.

Le professeur freina une nouvelle fois violemment, projetant tout le petit monde à l'arrière dans les sièges avant.

— I didn't advice you to fasten yours security belts ? s'étonna Mitto Fergusson.

— Guesguidi lui ? aboya Damien en se pinçant le nez pour éviter le saignement.

Pendant ce temps, l'épouse du professeur sortit du véhicule et agita les bras pour attirer le regard de son mari vers le panneau de signalisation qui indiquait clairement qu'ils s'éloignaient de plus en plus de Limoges. Lorsqu'il en prit conscience, Mitto rappela sa femme, engagea la marche arrière et fit un demi-tour énergique.

« On bourrait bas bazzer la guadrière ? » demanda Damien.

— What ?

— Laizze domber...

Tandis qu'ils passaient de nouveau près du barrage, l'hélicoptère continuait de les prendre en chasse. Un hélicoptère bleu. Mais le temps que les gendarmes montent dans leurs véhicules, les fugitifs avaient déjà pris la poudre d'escampette.

— Damien ? appela Herbe-à-Chat.

— Qu'est-ce que c'est engore ?

— Je peux prendre ta place ? Je serais mieux près de la vitre.

— Bourguoi za ?

— Parce que sinon je vais vomir sur ton jean.

Damien ne se le fit pas dire deux fois. Il souleva Herbe-à-Chat, se décalra au milieu de la banquette et posa le gamin du côté de la portière droite. Il ne remarqua pas le sourire malicieux qui s'était dessiné sur le visage du petit.

Il croisèrent un autre panneau indicateur, sur lequel était inscrit le nom d'un patelin : Tournevite.

— Tiens, moi je connais Tournevite, dit Herbe-à-Chat, c'est là où ma grand-mère habite.

— Tiens, on s'en fout, lui répondit Damien.

Mrs. Fergusson, elle, ne s'en foutait pas car en entendant Herbe-à-Chat prononcer le nom de Tournevite, elle crut que c'était la direction à prendre et fit signe à son mari de tourner à gauche. Il s'exécuta.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Damien, ébahi.

Herbe-à-Chat retenait un éclat de rire tandis que Tede comptait toujours...

« Mille quatre cent cinquante trois, mille quatre cent cinquante quatre... »

— Arrête ça tout de suite Tede, sinon tu te prends un coup de dictionnaire dans la tronche ! tempêta Damien.

— Tede !

— T'es vraiment maso toi...

A ce moment là, ils traversaient le petit village de Frougeix, et une nouvelle intersection leur faisait face, dont les panneaux indiquaient deux directions : Meuzac... et Le

Mazeaud. Evidemment, la route de Meuzac permettait d'accéder directement à l'A20 alors que la petite route communale rallongeait le trajet d'une bonne dizaine de kilomètres.

Mais Ursula Fergusson reconnu dans la dernière phrase de Damien la consonance de cette deuxième direction. Ils piquèrent donc à gauche.

Damien sauta sur son siège en gesticulant, rouge de colère. Il en profita inconsciemment pour étaler sa main ensanglantée sur la banquette.

— Mais ça va pas ! Faut vous faire soigner, crétins des fles !

Impassibles, les Fergusson l'ignorèrent, ce dont Damien avait horreur.

— Vous avez intérêt à nous ramener en vie sinon je vous égorgé tous les deux ! s'égosilla-t-il.

« Oups », fit Mitto Fergusson qui regarda la jauge d'essence.

— Oups ? répéta Herbe-à-Chat.

— Comment ça « oups » ? interrogea Damien.

— What ? s'enquit la femme.

— Tede ? fit Tede.

Le moteur s'emballa et la voiture s'arrêta. Les Fergusson sortirent mais Damien et Tede ne réussirent pas à les imiter :

— Les portières sont bloquées ! Ces andouilles ont laissé le verrou sécurité enfant ! Laissez-moi sortir ! Je suis claustrophobe !

— Deux minutes plus tard, l'hélicoptère bleu de la gendarmerie se posa sur l'étroite chaussée.

« Sortez du véhicule les mains sur la tête ! A la moindre tentative de fuite nous lancerons l'assaut ! » cria une fois familière. Un homme tout de blanc vêtu descendit de l'appareil, suivit d'un autre en uniforme.

— On peut pas ! on est bloqués triple buse ! hurla Damien au bord de l'asphyxie.

Derrière la Fiat Panda, un autre bolide surgit et fit crisser ses pneus. « Une voiture de civils ? », pensa Roger Malaux, sur la défensive. L'épicier de Meuzac en descendit, un fusil à la main. Il fulminait.

« Vous avez ruiné mon chiffre d'affaire du réveillon ! Je vais vous buter tous les deux ! » dit-il avant de pousser un rire de dément. Il braqua la Fiat Panda contenant les deux adolescents loufoques. C'est alors qu'on entendit un « *Plop !* » insignifiant. L'épicier s'écroula par terre, une fléchette somnifère plantée dans le dos. Derrière lui se tenait l'adjudant Dardin, qui épaula son fusil avec un large sourire.

« La cavalerie arrive toujours en retard » déclara-t-il avec humour.

Armé de deux kalachnikov à billes, l'homme en blanc s'approcha de la voiture orange. A l'intérieur, il n'y avait plus que Damien et Tede. Herbert-Charles-Henri-Auguste-Thibalt de la Faustine Saint-Emilien avait disparu, ainsi que les deux britanniques.

« Où est le même ? » demanda l'homme. Silence. Le major aperçut des traces des sang à l'arrière. Il serra les dents.

— Ouvrez le coffre Adjudant, ordonna-t-il.

Le coffre fut ouvert. A l'intérieur : cinq armes à feux dans une valise métallique.

— Je crois que pour vous c'est la fin du voyage jeunes gens, déclara-t-il.

L'homme en blanc se pencha à la hauteur de la vitre de la portière arrière et observa longuement ses deux prisonniers.

« Au fait », commença-t-il, « j'ai complètement oublié de me présenter. Je suis le Capitaine Richard messieurs. Ravi de faire enfin votre connaissance ! »

Fin de l'Aventure. A suivre : Luck's Cities Révélations...